

La villa va pleurer leur armée enfantine ;
De leurs chants, ses oiseaux ne seront plus
troubés ;
Sur notre terre hélas ! comme tout se ter-
mine !
Hier, de notre cœur arrachant leur racine
Ils se sont envolés !

Et j'ai suivi longtemps la trace fugitive
De mes chéris, fuyant comme des exilés ;
Je les cherche partout, partout j'erre pen-
sive
De larmes, chaque jour, je vais baigner la
rue
D'où je les vis tous envolés !

Je les vois grelottant sous des souffles
d'automne
Glacés comme l'hiver et par lui refoulés ;
Mais givre ou bien soleil, rien, rien ne m'é-
tonne,
Qu'il importe à ces oiseaux qu'il neige ou bien
qu'il tonne,
C'est au nid paternel qu'ils se sont envolés.

Et c'est dans ce doux nid que vont gran-
dir leurs ailes ;
Que leur âme et leur cœur, tour à tour vont
parler,
Et qu'un jour on verra, pinsons et tourte-
relles,
Attirés par l'attrait des images nouvelles
Du nid paternel s'envoler.

S'ils reviennent jamais vers la terre de
France,
Ils auront beau chercher mon ombre du
regard,
Ils ne trouveront plus de moi que l'appa-
rence,
Une tombe, un portrait, beaucoup d'indif-
férence,
Au lieu des vifs regrets qu'excite leur dé-
part.

Il ne savent donc pas que je suis à la veille
De m'envoler aussi sans pouvoir protester,
Que la mort va frapper, qu'elle est là qui
veille,
Et que de son séjour plus rien ne nous ré-
veille,
Quand sous le cippe obscur nous allons ha-
biter.

Jene verrai donc plus leurs gracieux visages
Qu'à travers le passé, comme au jour d'un
ciel bleu.
Mais que leurs lendemains n'aient que de
doux présages
Qu'ils deviennent là-bas des hommes et des
sages

Toujours fidèles à leur Dieu.

Et quand de l'autel je serai l'habitante,
Au souvenir des chants que pour eux j'ai
rythmés
Représentant pour moi l'Eglise militante,
Que nièces et neveux prient pour la vieille
tante.

Qui les a tant aimés !

Le 22 novembre 1906.

COLOMBES (Seine)

A la maison de modes, Mille-
Fleurs, 846 rue Ste-Catherine Est,
vous trouverez les plus adorables
fantaisies qui puissent jaillir des
doigts habiles des jeunes modistes.

Sur une Tombe

Tous ceux qui s'intéressent à la lit-
térature française auront appris
avec un immense regret la mort de
Mme Blanc Bentzon, la femme de let-
tres éminente dont chacun de nous a
connu et aimé les œuvres.

De son nom, elle s'appelait Marie-
Thérèse de Solms, et était fille de
comte de Solms, qui faisait partie de
la maison de l'empereur Napoléon
III. Elle épousa M. Blanc, dont elle
eut plusieurs fils.



Mme Th. Bentzon.

Vers sa vingt-cinquième année,
pour oublier les tristesses d'une vie
tourmentée, elle se livra à la litté-
rature sous le pseudonyme de Bentzon,
nom de jeune fille de sa mère.

Ce que fut la vie littéraire de cette
vaillante et digne femme, je n'ai pas
l'intention de le rappeler ici. Gaston
Deschamps, dans le long article qu'il
lui consacre dans le "Temps", écrit :
"Peu d'hommes de lettres ont au-
tant et aussi bien travaillé que l'au-
teur de la "Grande Saulière" et des
"Récits américains".

Ce qui restera de ce côté de l'océan,
à la grande gloire de Mme Bentzon,
c'est qu'elle fut la première, à venir

en Amérique étudier consciencieuse-
ment les Américaines chez elles, et,
dans un livre, à jamais rester célè-
bre, elle a réussi à réhabiliter aux
yeux de toute l'Europe, "ces filles du
Nouveau-Monde", que de grands ro-
manciers choisissaient, avec persis-
tance comme types de tout ce qui
est hardi, inélégant et effronté.

Les lettres françaises ont de Mme
Bentzon plus de cinquante volu-
es, sans parler des articles de journaux
auxquels elle collabora : "Journal des
Débats", d'abord, et tant d'autres
ensuite, puis enfin, à "La Revue des
Deux-Mondes", où elle comptait
pour ami intime, Brunetière, qu'elle
devait suivre, sitôt, dans la tombe.

Mme Bentzon avait gardé le sou-
venir le meilleur de sa visite au Ca-
nada, et, jamais, elle ne cessa de té-
moigner, pour tout ce qui concer-
nait notre pays, l'intérêt le plus vif.

Je lui dois personnellement trop de
bons conseils et d'encourageantes
paroles pour ne pas rester constam-
ment reconnaissante à sa douce mé-
moire.

Femme d'une intelligence de pre-
mier ordre, elle apportait dans la
conversation intime toutes les quali-
tés de charme, de justesse et de clar-
té qui faisaient ses succès publics. Je
n'évoquerai jamais sans émotion les
quelques heures de causerie que j'eus
avec elle, en plusieurs périodes de ma
vie. Cet automne, à la dernière visi-
te que je lui fis, lui faisant mes
adieux : "Nous ne nous reverrons
plus", me répétait-elle en m'embras-
sant.

Et comme son teint frais, sous ses
cheveux tout blancs, donnait le mi-
rage de la santé, je lui répliquais que
j'espérerais toujours.

—Non, non, fit-elle encore, je m'en
vais, je le sens... C'est le cœur qui ne
bat plus... il n'est pas malade, il est
usé, voyez-vous... il a tant souf-
fert...

Il n'y a que peu de temps encore,
la vénérable amie, que je regretterai
sans cesse, m'écrivait, à l'occasion
du renouvellement de l'année :

"Je vous la souhaite la meilleure
de toutes, cette année, qui commence
tout enveloppée de ses voiles mysté-